



HAL
open science

Un tyran attirant

Patrick Boucheron

► **To cite this version:**

Patrick Boucheron. Un tyran attirant. Critique : revue générale des publications françaises et étrangères, 2015, 823, pp.933-947. <10.3917/criti.823.0933>. <hal-03264904>

HAL Id: hal-03264904

<https://hal.science/hal-03264904v1>

Submitted on 18 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



UN TYRAN ATTIRANT

[Patrick Boucheron](#)

Éditions de Minuit | « Critique »

2015/12 n° 823 | pages 933 à 947

ISSN 0011-1600

ISBN 9782707329455

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-critique-2015-12-page-933.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de Minuit.

© Éditions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Un tyran attirant

Était-ce une si bonne idée que cela ? Il en doutait à présent. Faire un roman un peu leste de la vie d'un seigneur toscan teigneux et volubile, mort d'un coup de froid un soir de septembre 1328, voilà qui n'allait sans doute pas arranger ses affaires, lui qui ne détesterait pas qu'on le prenne enfin au sérieux. Car ce sont là de vieilles histoires, encombrées de fables et de racontars, qu'il n'avait nulle intention d'écarter de son récit. De plus, il le savait bien : cette époque cruelle et délicate, du temps où le pape Jean XXII était en Avignon, gênait un peu tout le monde – et ces tyrans qui, avec le même entrain, abîmaient leurs rêveries dans les volutes si finement ourlées des livres qu'ils faisaient peindre et assistaient, rigolards, au festin de leur meute déchirant à pleines dents les corps ensanglantés de leurs ennemis politiques, on préférerait les oublier. Surtout maintenant, où chacun aspire à la transparence de l'aube, à cette lumière cinglante qui découpe et qui fige.

Seulement voilà, ça recommence. Rien à faire. Les phrases sont là, rieuses, dansantes, qui frétilent au bout des doigts. Elles reviennent : même lorsqu'il ferme les yeux, les voici qui se glissent sous ses paupières, insistent, minaudent, l'agacent de leurs simagrées, maudites lucioles qui frissonnent dans la nuit. Le moyen de leur dire non ? Ce qu'il faudrait faire, il le sait mieux que personne : assagir sa prose, l'épurer de ce qui la trouble et l'emporte, la brider et mettre au trot pour qu'elle cesse d'aller l'amble et file droit, sans écart, en avant, et qu'enfin soit écrite cette *Histoire de Florence* sereine et majestueuse que l'on attend de lui. Mais pas encore, pas si vite : il n'est pas là pour cela.

*

Il est à Lucques, cité toscane, qui est la ville des empreintes. Si on visite aujourd'hui son centre civique, on doit avant de l'atteindre se crotter les souliers sur le gazon détrempé qui ceinture ses bastions. C'est toujours mauvais

signe, lorsque l'herbe prend tant de place dans une ville, interrompant cette conversation pierreuse que suscite la promenade. On a, dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, sanglé la cité dans ces murailles serrées où elle s'est peu à peu asphyxiée. La vie citadine alla respirer ailleurs, au-delà de ce champ de tir que les ingénieurs militaires imposaient à l'ombre des hauts murs, dont l'épaisseur têtue faisait en zigzaguant des angles vifs susceptibles, disaient-ils, de divertir les boulets des canons. Lorsqu'on perça l'enceinte pour décongestionner la vieille cité lucquoise, c'était trop tard : elle était déjà morte – de cette belle mort à l'étouffé qui fait les fossiles monumentaux, à la manière de ces coquillages figeant, à l'intérieur, la forme de l'être vivant qui l'habite et la secrète.

Mais il est au cœur de la cité une autre empreinte où se donne différemment le spectacle de la durée. On la nomme *Piazza dell' anfiteatro*. L'ancien amphithéâtre romain confie à la place le souvenir de son nom et de l'ovale parfait qui jadis le circonvenait. Les maisons ont depuis longtemps remplacé les gradins, et à la pente douce de la *cavea* fut substitué le tranchant des façades, qui s'incurvent pour conserver, intacte, la forme oblongue des arènes. On y accède en baissant la tête, par des portiques qui se faufilent sous les maisons bordant la rue circulaire, en un ample mouvement elliptique. Chaque angle est poli comme un galet, adouci par le temps. La ville s'y love, amoureusement, épousant son galbe comme la glaise souple sur un tour de potier, car il faut imaginer que chacune de ses maisons fut maintes fois détruite et reconstruite, agrandie quand la famille qui l'habitait s'agrandissait, ou réaménagée s'il fallait un peu s'y tasser, peut-être aussi amoindrie ou divisée en cas de revers de fortune, mais toujours sur place, obstinément campée sur ses fondations, ne cédant pas un pouce de terrain. Et s'il existe quelque part un dieu suffisamment désœuvré, et mélancolique peut-être, pour se délasser à regarder passer en accéléré le court-métrage de l'histoire des hommes qui se déroule sous ses yeux, alors pourrait-il y voir en cet endroit de Lucques la pierre respirer de manière saccadée, changer sans cesse de couleur et d'aspect, monter et descendre comme une houle, telle la charogne que Baudelaire vit un jour au détour d'un chemin, mais maintenant inentamée la forme que leur ronde immobile circonscrit. Et il pourrait se dire, oui, c'est bien cela le

temps, qui s'enroule et qui stagne, bousculant les pleins et respectant les vides.

Le temps des hommes n'a pas ces égards souples et tendres pour les villes. Se discerne encore nettement à Lucques la morsure seigneuriale que lui a fait subir cet homme du nom de Castruccio Castracani en 1322, deux ans après qu'il s'en était rendu maître. On l'appelle Augusta, et ce nom romain est bien ronflant pour désigner un geste qui n'augmente rien mais retranche, sectionne, confisque. C'est une forteresse dérobant une part de la ville (le cinquième, dit-on) derrière de hauts murs qui piègent la panoplie monumentale de la cité pour la neutraliser politiquement, en faisant de ces palais dévitalisés le décor refroidi d'un recès sacré où seuls le seigneur, ses fidèles et ses sbires peuvent se mouvoir sans crainte. Un coup de filet, en somme, qui fait d'un morceau de ville l'antichambre désertée de la demeure du tyran. Castracani meurt en 1328, mais d'autres l'investiront, comme ce Paolo Guinigi qui fut seigneur de Lucques de 1400 à 1429. Puis la ville sera rendue à la ville et les traces s'estomperont, mais sans disparaître complètement. On les perçoit encore, dans le tracé tremblant des rues, sectionnant la portion dérobée par le seigneur, si bien qu'y demeure toujours visible le coup de dent de ce Castruccio châtreur de chiens.

*

Seigneur gibelin, excommunié par le pape Jean XXII, capitaine rusé et tyran sans scrupule : tel fut Castruccio Castracani, qui gouverna la ville de Lucques, s'empara de Pise, fit trembler Florence. Il était né en 1281, dans une famille de changeurs lucquois qui, depuis une génération à peine, avaient dressé leur banc à l'ombre de la cathédrale San Martino. On les disait apparentés à la noble famille des Antelminelli, et ils l'étaient sans doute, par une branche adventice un peu compromise dans des affaires d'usure. Depuis qu'il fit son entrée dans Pise, l'orgueilleuse, l'impériale, Castruccio se faisait appeler *Castracani degli Antelminelli* : en attirant vers lui le souvenir de cette lignée aristocratique alliée à l'empereur, et qui pour cette raison avait été exilée en 1308 lorsque Lucques passa aux mains des partisans de

l'Église qu'on appelait alors guelfes, il ne cherchait nullement l'allégeance politique. Mais plutôt à faire miroiter, dans l'éclat d'un patronyme, ce mélange d'arrogance féodale, de culture courtoise, d'ambitions territoriales que désigne en Italie le nom vague et incertain de gibelinisme.

De cette généalogie un peu courte sur pattes, Niccolò Tegrimi opéra en 1496 le rallongement opportuniste, lorsqu'il arrangea dans le latin empesé des humanistes la *Vita* du seigneur de Lucques. Le dire *degli Antelminelli* ne suffisait pas à l'ennoblir, il fallait trouver à son prénom quelque antécédent glorieux. Niccolò Temigri se plongea donc, en érudit zélé, dans la lecture des Anciens – c'était Cicéron, et Ammien Marcellin – pour y pêcher les mentions fugaces de *Castronius* ou *Castricius* qui, heureux hasard, pourraient déjà y désigner quelques nobles lucquois. Le juriste tenta même, sans grande conviction, d'accrocher au *castra* de « château » le nom de son héros. Mais celui-ci n'avait-il pas placé un lévrier parmi les armes qu'exhibe son héraldique ? C'est donc qu'il n'avait que faire de ces afféteries d'humanistes, entendant sans déplaisir l'aboyante allitération de son nom. Les *castracani*, oui, ne sont rien d'autre que ces pauvres hères, des serfs le plus souvent, que l'on payait quelques sous pour émasculer les chiens. Ils usaient d'un petit couteau qu'on appelait alors en Italie *castrino*. Et cette marque burlesque de la castration stigmatise jusqu'au prénom du seigneur de Lucques, raccourci par le canif d'un diminutif un rien méprisant : *uccio*. Ainsi se désignait sans honte Castruccio Castracani, qui ne se reconnaissait pas d'ancêtre et mourut sans héritier.

*

Qu'avaient-ils donc, au fait, à porter des noms de clés, ces petits seigneurs d'Italie jappant aux jarrets des puissants ? Lorsque Leonardino della Scala devint en 1259 podestat de Vérone, puis trois ans plus tard capitaine du peuple, il se fit surnommer *Mastino* – c'est ainsi qu'on désignait les mâtins, sorte de gros chiens de garde. En s'attirant le soutien des marchands et la sympathie du *Popolo*, la famille Scaliger réussit une des premières expériences seigneuriales en Vénétie. Elle rognait peu à peu les freins qui empêchaient les institutions communales d'œuvrer au gouvernement d'un

seul. Imperceptiblement, elle imposait l'évidence tranquille d'une autorité personnelle qui s'étend désormais bien au-delà des murs de la cité, mais sur un territoire qu'elle unie et qu'elle apaise. Une lente subversion en somme, point trop violente au départ, qui se costume des atours du système politique de la commune dont elle se prétend l'héritière mais qu'elle finit par dévitaliser : voici ce qu'est la seigneurie. Et parce qu'elle réussit à conquérir la durée, qui est le seul trophée du politique, les surnoms de ses fondateurs hardis se solennisent et se transmettent : il y eut donc un Mastino II della Scala, qui succéda en 1325 à son oncle Cangrande della Scala comme seigneur de Vérone et de Vicence, de Padoue, Parme et Brescia, et même de Lucques à la mort de Castruccio Castracani en 1338. Puis vinrent les fils de ce « grand chien », Cangrande II et Cansignorio – bâtards, bouledogues, cabots : une meute.

Voyez-les qui font les beaux à Vérone, juchés sur leur piédestal, donnant aux passants le spectacle de leur mort. Ce sont des tombeaux de grands vents, exposés en plein air, dans un enclos funéraire qui s'intercale entre le palais des Scaliger et l'église Santa Maria Antica. Là, derrière de hautes grilles partout timbrées de cette échelle qui fut l'emblème des *della scala*, triomphent les héros cavaliers. Les corps de Cangrande 1^{er}, Mastino II, Cansignorio reposent dans des sarcophages surélevés, hissés sur des lits de parade. On dirait que leur cortège funèbre fut ici pétrifié, en ces baldaquins de marbre qui font comme des cathédrales en miniature, ou des reliquaires très étirés, recouverts d'une sorte de dais dont les bords finement ajourés retombent aux coins de cette dentelle de pierre. Et sommant ces édifices de leur silhouette hautaine, des effigies équestres dessinent avec insolence dans le ciel de Vérone la certitude d'une chevauchée immortelle, triomphant du tombeau. Georges Duby y voyait « le galop des joutes et l'envol des soirs de victoire ». Une échappée belle, sans doute, où des chevaliers insoucians quittent les miniatures resplendissantes des merveilles romanesques pour figer leur élan dans une pierre grise et mate.

Mais regardez de plus près les visages de ces vainqueurs : non pas celui de Mastino, puisqu'on l'a scellé dans un heaume de crustacé rétracté, prolongeant comme une flamme son armure de fantaisie courtoise. Plutôt celui de

Cangrande : pareil à son neveu, il chevauche un destrier entièrement houssé dans un caparaçon d'ornement, et comme lui brandit haut une lance de tournoyeur. On voit, d'en bas, la plante de ses pieds ployer dans ses chausses, faisant un angle presque comique ; c'est qu'il se dresse sur ses étriers et se soulève jambes droites – en cyclisme on dirait qu'il se met en danseuse. Il porte dans son dos son cimier à tête de chien, découvrant un visage rondouillard qu'encadre sa cotte de maille, et ses yeux sont deux billes qui pétillent. Surtout, le plus frappant : il arbore un grand sourire, entaillant largement sa bouille de gargouille joufflue. Le visage de son gisant a la même expression, qui semblait à un poète de son temps « pleine d'allégresse » ; notre époque, habituée des ricanements, la jugerait plus simplement narquoise. Une statue équestre juchée sur un sarcophage, un triomphe politique, tellement audacieux dans sa transgression tranquille des convenances funéraires, et tout là haut le seigneur qui se marre. Ce siècle ne prend décidément pas de grands airs : Cangrande della Scala est ce gros chien fou qui a déboulé dans le jeu politique italien et a tout emporté sur son passage, réussissant même à se prétendre le meilleur défenseur d'une commune dont il savait les fondements. Et maintenant, il nous toise en rigolant. Il nous a bien eus, voilà tout.

*

C'est cela, exactement, qu'il faudrait tenter de rendre. Non pas le mal en politique : tout de suite les grands mots. Mais quelque chose de plus banal et de plus triste, d'assez vulgaire également, rendu possible par de petites démissions et de soudains découragements, la suite involontaire des renoncements en cascade, une démobilisation générale de la langue, surtout, usée jusqu'à la corde d'avoir trop servi, ou de manière trop approximative en des situations qui, décidément, ne la méritaient pas – les choses du politique ne pouvant plus se dire qu'en des mots éreintés, essorés, exténués, hors d'état désormais de couvrir le bruit de fond d'une ironie permanente.

Et que faire pour le contrarier ? Voici bien ce qui le préoccupe sans doute, parcourant cette ville toscane criblée des empreintes du temps. C'est l'été. Un été de l'année 1520. Il

est à Lucques pour y régler des querelles de marchands auxquelles il ne comprend pas grand-chose. Un héritier inconscient du nom de Michele Guinigi vient de faire sombrer, sous le poids de ses dettes de jeu, une banque vénérable – et avec elle, quelques associés revanchards à Messine, Raguse et Florence. Parmi ces créanciers étaient les Salviati, alliés des Médicis, peu décidés à se laisser dépouiller : il fallait donc qu'un homme de confiance se rende à Lucques pour y trouver le moyen de faire pression sur la justice, au moment où celle-ci devait liquider les affaires de Guinigi. N'eût-il pas mieux valu y dépêcher un véritable expert ? Il l'avait pourtant maintes fois répété à ses maîtres. « Ne sachant parler ni de l'art de la laine, ni de l'art de la soie, ni de gains ni de pertes, il me faut parler des choses de l'État », leur écrivait-il déjà, sept ans auparavant.

Car il fut jadis convié au festin de la grande histoire, où l'on entendait non pas le gémissement des boutiquiers, mais des rois et des princes qui se disputaient à grands cris. C'était à Rome ou en val de Loire, dans les forêts germaniques ; là, il connut de grands capitaines et des princes cruels, admira la vélocité de leurs coups audacieux, regarda le siècle basculer. De ce banquet fastueux ne reste plus aujourd'hui que quelques miettes, les fines pattes de mouche des écritures marchandes jetées dans les registres de compte des compagnies, sur lesquelles il se penche à présent. On y voit frémir la cité négociante de Lucques, enfiévrée désormais par l'essor de l'industrie soyeuse. Mais rien n'y fait : il préférera toujours les lettres bien formées des cartulaires solennels que les communes conservent jalousement dans les coffres de leur palais. Il y regarde un peu, pour tromper son ennui, et rédiger un *Sommaire des choses de la cité de Lucques* décrivant l'équilibre de son régime politique. Ses institutions sont plutôt stables, dit-il, mais « ce n'est pas pour autant que celui qui veut instituer une république doive l'imiter ».

Car les Lucquois, éblouis par l'éclat trompeur de ce mot de république, en ont oublié l'insigne faiblesse – ils le croient éternel alors qu'ils sont restés si longtemps subjugués par la seigneurie. Celle de Castruccio Castracani a planté ses crocs dans la cité ; elle en garde la marque non encore cautérisée. L'Augusta est plus qu'un mauvais souvenir : un remord. Comment peut-on accepter de se laisser ainsi dérober la

chair la plus tendre de son passé ? Quelle force de persuasion ont su déployer ces tyrans pour s'imposer à des communes si sûres de leurs droits ? Il faut peut-être, pour le comprendre, prêter l'oreille à ces vieilles histoires qui frôlent, insolentes et futiles, le feu discret des fables. Des histoires que dédaignent les hommes sages et vénérables, ses maîtres, qui attendent de lui quelque chose de plus sérieux. Mais leur voix fluttée est si insistante, tyrannique comme le chant des sirènes. Elles promettent faussement des joies simples, et d'abord celle, enfantine et butée, de s'abandonner à l'ivresse des récits. Alors pourquoi toujours leur résister ? Des choses terribles et belles qu'il a racontées jusqu'alors, il conviendrait en somme de composer le prélude bouffon. Il arrive, le voici.

*

De Castruccio on entendit d'abord un murmure. Presque rien – un cri plaintif sous le pampre d'une vigne. Elle appartenait à Antonio, chanoine de Saint-Michel de Lucques, qui était de la famille honorable des Castracani et qu'on appelait messire. Antonio demeurait avec sa sœur Dianora, si jeune et déjà veuve, comme lui sans enfants. Elle s'était levée tôt, ce matin, pour aller cueillir certaines herbes dont elle faisait des condiments, et c'est alors qu'elle entendit frissonner les feuillages. Elle se pencha au pied du cep : c'était un nouveau-né qui gémissait. Elle le vit, empêtré dans les lianes, s'attendrit, le porta à son frère. L'un et l'autre donnèrent à l'enfant abandonné le nom de leur père, Castruccio, l'élevèrent comme un fils, l'aimèrent peut-être. Et pourquoi ne l'auraient-ils pas aimé quand le jeune enfant devenait gracieux en tout ?

Mais Castruccio chagrina ce père qui n'était pas son père lorsque, dédaignant les livres pieux qu'on plaçait entre ses mains, il devint indocile. Le jeune homme avait quatorze ans et ne rêvait que de hardiesses chevaleresques. Quoi de plus banal dans ces cités d'Italie où les fils des marchands ne songent qu'à s'étourdir en tournois et en joutes ? Un homme remarqua un jour le garçon rêveur. Depuis un moment il l'observait, non loin de la maison du podestat, devant laquelle les gamins se livraient à quelque exercice guerrier. Castruccio les surpassait en force et en adresse, mais surtout il s'adres-

sait à eux *sur un ton royal*. Voici ce qui frappait Francesco Guinigi, aristocrate gibelin redouté et hautain, qui avait fait son apprentissage auprès des Visconti de Milan et jouissait d'un grand crédit à Lucques.

Francesco est là qui le tente : que préféreras-tu, passer ta jeunesse chez un prêtre qui t'instruira du psautier et des neuvaines, ou me suivre pour que je t'apprenne à monter hardiment les plus beaux chevaux de Vénétie ? La réponse de Castruccio plut au gibelin : bien sûr, *je choisis le parti des armes au lieu de celui de l'Église*. Antonio l'apprit, son cœur se brisa, mais il renonça à retenir son enfant. Alors Castruccio Castracani suivit son mentor : les seigneurs de Milan, qui dominaient le parti de l'empereur, avaient demandé à Francesco Guinigi de prêter main-forte aux gibelins exilés de Pavie, attendant leur heure pour revenir en ville et réclamer vengeance. L'aventure commence. Elle fait gronder le bruit de la renommée de Castruccio Castracani, qui recouvre bientôt toute la Lombardie. Francesco Guinigi le sait, mais il sent ses forces le quitter, comme un cheval exténué s'affaisse. Avant de mourir, il confie son fils Pagolo, alors âgé de treize ans, à la fidélité de son protégé : qu'il soit son tuteur et son précepteur, qu'il confie au fils la gratitude que le père désormais ne peut plus recevoir.

Mais à Lucques, les jaloux s'alarment de cette autorité nouvelle. La brigade y bourdonne, entretenue par les guelfes qui entendent bien tirer parti de la mort de Guinigi et dénoncent la menace de la tyrannie. Castruccio choisit de contourner l'adversaire en s'appuyant, par des *pratiques secrètes*, sur la faction des gibelins lucquois exilés à Pise, auprès d'Ugucione della Faggiola. C'est un capitaine d'aventure plein d'astuce dont les faits d'armes avaient impressionné Dante et subjugué les Pisans qui s'abandonnèrent à sa seigneurie. Les deux alliés accumulent les victoires, et notamment contre les Florentins, à la tête du parti de l'Église, qui semble alors perdre pied. Inévitablement, vint un moment où Ugucione s'inquiéta de la montée en puissance de Castruccio. Il tenta de l'éliminer, échoua, et s'enfuit en exil auprès de Cangrande della Scala à Vérone.

Castruccio Castracani est désormais le maître. Il est seigneur de Lucques, de Pistoia, de Volterra. Même les Pisans *l'acceptent pour souverain*. Il construit des forteresses,

élargit sa cour, se retranche dans l'Augusta. Castruccio exerce son pouvoir d'une main ferme et droite, qui jamais ne faiblit. Faut-il faire place nette et bannir ses ennemis ? *Il ne pardonna à aucun ; les uns furent expatriés et leurs biens confisqués, les autres perdirent la vie.* Mais toujours revient le temps des batailles. Castruccio Castracani manœuvre, calcule, temporise. Il excelle à convaincre ses ennemis de la faiblesse de ses troupes, feint de les disposer de telle sorte qu'on les puisse croire vulnérables, et lorsque l'armée adverse se précipite au centre de ses lignes qui font mine de reculer, rabat brutalement ses ailes où combattent ses soldats les plus aguerris.

Sa dernière bataille fut sur les bords de l'Arno, non loin de San Miniato, toujours contre les troupes de Florence. Il fallait les empêcher de traverser le fleuve. Castruccio Castracani avait placé ses fantassins en aval du gué, armés de javelots, prêts à assaillir les cavaliers florentins qui peinaient à franchir la rive escarpée. Alourdis de leurs armes dégouttant d'eau, abaissant en le piétinant le lit du fleuve, les chevaux épouvantés s'enfonçaient dans la boue, glissaient les uns contre les autres, se renversaient sur leurs cavaliers. On releva, parmi les Florentins et leurs alliés génois, plus de 20 000 morts tandis que 1 270 soldats avaient péri dans l'armée de Castruccio Castracani. Le seigneur de Lucques était de nouveau victorieux. Accablé de fatigue, couvert de poussière et de sueur, il s'arrêta à la porte du fort de Fucecchio, pour féliciter ses hommes qui revenaient du combat. Le vent se leva, léchant les eaux de l'Arno, se couvrant d'humeurs mauvaises – *ses sens en furent glacés.*

Maintenant, Castruccio fait venir à lui Pagolo Guinigi. Il va mourir, s'en étonne et s'en indigne. Maudite fortune, *qui veut être l'arbitre souverain de toutes les choses du monde* et le laisse ainsi au milieu du gué, à mi-chemin de son parcours de gloire. Il place entre les mains de son fils adoptif un État mal assuré, et voilà l'objet de son chagrin. Peut-être eût-il mieux fallu se contenter de la seigneurie de Lucques et ne pas irriter les Florentins par tant d'insultes ? L'avenir est incertain désormais. Les Lucquois vous obéiront si vous êtes fort mais ne vous aimeront jamais ; les Pisans sont fourbes et inconstants et les habitants de Pistoia s'entre-déchirent comme des loups ; n'attendez rien des seigneurs de Milan,

moins encore des empereurs – ils sont loin, et lents à secourir leurs amis.

Et puisque la fin est si courte et brusque, quelques mots encore, pour dignement l'accompagner : il fut un grand homme, comme Philippe de Macédoine et Scipion l'Africain, et mourut comme eux à quarante-cinq ans ; ses cheveux étaient roux et il allait tout le temps tête nue ; il n'employait la force que lorsque la ruse ne suffisait plus ; seule la victoire conférait pour lui au prince sa réputation, et non la manière de vaincre ; sa table était splendide et on lui en faisait souvent le reproche. À ces traits de caractère, il convient enfin d'ajouter quelques uns de ses bons mots, car il fut caustique et plein de verve. On raconte qu'il fit mettre à mort un citoyen de Lucques qui fut jadis cause de sa grandeur. Mais pourquoi donc ôter la vie à son ancien ami, lui demandait-on ? « Vous vous trompez, ce n'est pas d'un ancien ami mais d'un futur ennemi dont je me suis défait. »

*

Depuis juillet 1775, et jusqu'en juin 1789, la *Bibliothèque universelle des romans* publia seize fascicules par an qui rassemblaient ce que ses auteurs appelaient des « miniatures » des plus grands récits de l'histoire. Celui-ci parut en avril 1787, dans la traduction de Dreux du Radier. Mais ne se donnait-il pas plutôt pour un récit véridique ? Les éditeurs de cette *Vie de Castruccio Castracani* refusaient de le croire : « La vérité historique est si étrangement blessée dans cet ouvrage que l'on peut hardiment le ranger dans la classe des romans. » Telle est, aujourd'hui encore, l'opinion la plus commune sur ce petit livre de Nicolas Machiavel.

Car c'est bien lui, évidemment, dont le nom s'affiche au milieu de son titre : *La vita di Castruccio Castracani da Lucca descritta da Niccolò Machiavelli e mandata a Zanobi Buondelmonti e a Luigi Alamanni suoi amicissimi*. Ses très chers amis sont de jeunes gens bien nés qu'il fréquente depuis 1517 dans ce petit cénacle florentin que l'on nomme *Orti Oricellari* parce qu'il se réunit derrière les hauts murs du jardin des Rucellai qui regarde l'Oltrarno. Discutant à l'ombre des statues antiques et des arbres rares dont les essences font sentir l'étendue d'un monde qui vient de

s'élargir, ils sont les *amici del meriggio*, ces « compagnons de fraîcheur ». Et il doit être bien agréable, en effet, d'être parmi eux à écouter Machiavel discourir sur Tite-Live ou déclamer les vers de sa *Mandragore*. Mais pour ces jeunes patriciens, il n'est nul plaisir qui ne soit politique. Par leurs jeux littéraires faussement insoucians, ils façonnent les lendemains de Florence.

Il faudra bien y réconcilier les adversaires d'alors : voilà pourquoi ils accueillent ce vieux républicain de Machiavel, que le retour des Médicis a plongé dans la disgrâce en 1512, mais qui ne cesse depuis lors d'écrire et réclame sans se lasser qu'on lui confie de nouveau les choses de l'État. Le 4 mai 1519, Laurent de Médicis le Jeune mourait, à vingt-sept ans, mais en ayant eu le temps de décevoir un à un tous les espoirs qu'on avait placés en lui. Et même Machiavel, qui lui avait dédié *Le Prince*. C'était désormais vers le pape Léon X qu'il fallait se tourner, et Battista della Palla, l'un des habitués des jardins Rucellai qui intriguait alors à Rome, lui assurait que le pontife était tout disposé à pousser sa candidature au poste d'historiographe officiel de la ville de Florence. Écrire l'histoire, y prendre part peut-être : il devait se tenir prêt. Voici pourquoi ses « compagnons de fraîcheur » lui confiaient des missions, à Gênes hier, à Lucques aujourd'hui, le poussant à rédiger la chronique d'un État qu'il prétendait servir.

Ces pages que sans doute Machiavel rédigea d'une traite, il leur envoya au cœur de l'été. Le 6 septembre 1520, Zanobi Buondelmonti lui répondit, au nom de ses compagnons des *Orti Oricellari* : tous s'étaient décidément bien divertis à la lecture de ce récit, mais avaient passionnément discouru sur sa valeur historique. Ils avaient certes goûté l'ironie d'ainsi mettre en scène, pour convaincre les puissants que Nicolas Machiavel était bien homme à écrire l'histoire majestueuse des libertés florentines, l'aventure inachevée d'un petit tyran qui, voici deux cent ans, les tint en échec. Mais qu'avait-il écrit au fond ? Le portrait d'un capitaine visionnaire, soutenu par le peuple, qui tenta d'unifier la Toscane ? Oui, mais pas seulement : il a exposé quelques-unes de ses idées stratégiques dont il assomme si souvent son auditoire, et qu'il faudra bien un jour qu'il se décide à rassembler en un volume intitulé *L'Art de la guerre*, qu'il composera comme une conversation

aimable en un jardin ombragé. Et surtout, il a poursuivi cette méditation sur les caprices de la fortune, qui se confond avec sa vie même : elle comble de ses bienfaits un homme que rien ne semblait favoriser puis, d'un coup, s'arrache à lui sèchement.

Bref, lui écrit Zanobi, ce divertissement plaisant peut être « le modèle pour votre histoire ». Encore faudra-t-il qu'il se discipline un peu, et trouve quelque bon précepteur pour « lui redresser le goût », comme lui écrivait déjà Filippo de' Nerli au début du mois d'août. Car parfois, tout de même, la langue racle désagréablement : quelle manie, aussi, d'employer ces tournures d'auberge, cette manière un peu canaille de faire peuple. Surtout, la désinvolture avec laquelle il traite de l'exactitude des sources est celle d'un « dilettante », non d'un historien. Il a largement puisé dans la *Vita* latine de ce juriste du nom de Niccolò Tegrini, l'agrémentant ici ou là de quelques réminiscences de la chronique de Villani : c'est un fait entendu. Mais il taille hardiment dans la matière, supprime tel épisode, en exagère tel autre, composant à sa guise un petit drame resserré comme un poing.

Peut-il vraiment croire que ses savants lecteurs se laisseront berner par de telles filouteries ? Ils savent bien que Castruccio Castracani est effectivement mort brûlé par les fièvres, mais le 3 septembre 1328, soit trois ans après la défaite florentine d'Altopascio. Resserrer la mâchoire de ces deux événements ne permet pas seulement à Machiavel de faire croire que son héros moderne est mort au même âge que Philippe de Macédoine et Scipion l'Africain ; cela lui offre de créer un précipité d'histoire, où se bousculent la vanité et la gloire, les grandes manœuvres du fin stratège et les hasards d'une existence ballottée par la fortune. Cette amertume du destin se lit déjà par anticipation dans le récit de la découverte sous la vigne de l'enfant perdu, qui est de pure invention. En plaçant mythiquement la naissance de son personnage aux côtés de Moïse, Cyrus ou Thésée, en lui faisant partager l'origine commune des dieux et des bêtes qui, pour Aristote, ne peuvent apparaître qu'aux marges de la cité, Machiavel désigne sans aucun doute possible son propre geste souverain : joyeusement, sans scrupule ni retenue, il fabule.

Et puis, il y a cette étrange liste d'apophtegmes qui clôt le récit. Trop nombreux, disent-ils, et d'origine douteuse. Où

a-t-il lu cela ? Là encore, ce rébus d'écolier ne peut résister bien longtemps à la sagacité de ses lecteurs humanistes. Les bons mots que Machiavel attribue à son petit tyran sont presque tous extraits de cette inépuisable mine à lieux communs qu'étaient alors devenus les *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres* du doxographe Diogène Laërce, et notamment de celle d'Aristippe. Non, décidément, il faudrait que Nicolas Machiavel se décide à écrire l'histoire un peu plus sérieusement.

Ses amis le lisent bien, mais le comprennent si mal. Ils l'imaginent engoncé dans je ne sais quel esprit de sérieux, le pensent sentencieux, indigné, emporté, quand il est amèrement ironique. Parfois même, et plus souvent qu'on ne le pense, il blague. Le moyen de faire autrement, quand les temps sont si tristes et désespérément vulgaires ? On dit à Machiavel qu'il exagère quand il écrit de Castruccio Castracani qu'il fut un homme exceptionnel, non seulement en son siècle, mais pour tous les temps qui l'ont précédé. Bien entendu qu'il exagère, mais c'est pour rire : ne se souviennent-ils pas de ce passage du *Prince* où il évoquait Scipion l'Africain *rarissimo non solamente ne' tempi sua*, exactement dans les mêmes termes ? Dans ce livre aussi, il a glissé quelques provocations outrées que l'on a tort de prendre pour argent comptant. Sans doute est-ce de sa faute si on ne le comprend jamais lorsqu'il s'essaye à la parodie. Mais renoncer à ses tours, non, pas maintenant. Car ce qu'il a à raconter, à raconter pour expliquer comment on en est arrivé là, s'origine dans les cocaseries cruelles de ce siècle qui ne faisait pas de manières, et où ceux qui gouvernaient devenaient, à force de raconter des histoires, des personnages de roman.

Or ce que Machiavel aimait lire par-dessus tout, c'était ces méchantes petites nouvelles toscanes qui révélaient, en grinçant, la vérité nue du pouvoir. Leurs auteurs étaient toscans pour la plupart : Franco Sacchetti de Florence, Gentile Sermini de Sienne, Giovanni Sercambi de Lucques. Tous tentaient de mettre leur pas dans ceux de Boccace qui avait mis en marche la grande machine romanesque. Et leurs personnages étaient, cent ans plus tard, toujours ceux que le *Decameron* avait mis en scène : la femme volage et le juge sourcilieux, l'artisan rusé et le noble éloquent, le chevalier intrépide et le peintre facétieux. Mais aussi : le tyran attirant.

Il l'évoque dans *Le Prince*, lorsqu'il traite de la nécessité, pour celui qui gouverne l'État aujourd'hui, de frapper les esprits par quelques « rares exemples de lui-même ». Et Machiavel ajoute : « semblables à ceux que l'on raconte à propos de messire Bernabò de Milan ». Que raconte-t-on de lui, et qu'a-t-il fait pour qu'on ne puisse s'empêcher d'en faire le protagoniste de mille intrigues ? Voici une question politique, la plus essentiellement politique peut-être, dont la réponse se trouve aussi dans les romans. En tout cas, vous avez bien entendu : non pas Castruccio Castracani, mais Bernabò Visconti. Seigneur de Milan de 1354 à 1385, il fut, disait un chroniqueur, « superbe, furieux, cruel et luxurieux », au point de s'imposer de son vivant comme un personnage familier des novellistes toscans, effarés de tant d'hardiesse, amusés par ses facéties, fascinés sans doute également – mais par quoi, au fond ? Bernabò Visconti, l'autre héros cavalier, si haut perché sur son beau destrier qui foule, fier et lourd, son monument funéraire : c'est de lui dont il nous faut parler à présent.

Patrick BOUCHERON

*Ce texte est le premier chapitre
d'un récit à paraître aux éditions Verdier.*